

BIOGRAPHIE YVES DUTEIL par Jean THÉPHAINE

C'est à Paris que naît Yves Duteil, le 24 juillet 1949. Le troisième et dernier enfant d'une famille qui compte déjà un garçon et une fille; une aînée et un cadet qui travaillent aujourd'hui respectivement dans la recherche scientifique et dans le marketing. Une « gentille famille de bijoutiers », dit sa bio officielle, qui exerce dans le XIXe arrondissement de Paris, « Au carillon d'or ».

Sur son enfance et son adolescence, Yves ne laisse filer que de rares confidences. Une poignée de souvenirs esquissant la trame d'une vie matériellement sans problème mais affectivement plutôt terne: « Chez nous, on n'était pas très démonstratif au niveau des sentiments. Comme j'étais d'un naturel sensible, je me suis très vite senti en manque d'expression. »

Dans la famille Duteil, il y a d'abord Robert, le père, dont le comportement, nourri de blessures apparemment inguérissables (lire par ailleurs), va conditionner l'existence des siens et d'Yves singulièrement: « C'était un être difficile d'accès, fermé, avec lequel je n'ai jamais réussi à entrer en contact. C'est cette frustration et cette douleur que j'ai essayé de traduire dans la chanson « Lettre à mon père », qui figure sur l'album « Sans attendre ». »

L'amour des mots, qui vont devenir « ses compagnons de jeux et de rêve », c'est à sa mère, « férue de langue française », qu'Yves Duteil est censé le devoir. « C'est vrai », dit-il, avant de nuancer: « Je pense aussi avoir hérité de mon grand-père paternel, qui écrivait des poèmes et des petites saynètes. C'était un homme à la fois très rigoureux et beaucoup plus fantaisiste que ma grand-mère qui, elle, était très sévère; et que je redoutais! »

De sa mère, trop tôt disparue, en 1973, il revendique, autant que le goût des mots, celui de la musique: « Elle avait appris le piano avec un élève d'Alfred Cortot. J'avais 10 ans quand j'ai commencé à le travailler à mon tour, mais je suis resté un autodidacte de cet instrument. (Rire) Je suis toujours très mauvais en solfège, je ne sais toujours pas lire une partition! D'un autre côté, ça m'a permis d'évoluer en musique de façon particulière, un peu hors-normes. »

Au piano, Yves se souvient avoir « composé des petites choses » mais c'est la guitare, apprise elle aussi au feeling, « à travers plein de reprises », qui va faire basculer sa vie et devenir son inséparable compagne. C'est sur ses six cordes qu'il brode, à 15 ans, ses premières

chansons. Chez lui, on écoute alors du classique, mais surtout des variétés de l'époque: les Frères Jacques, Ray Ventura et ses Collégiens, Aglaé, Brassens, Louis Armstrong... « Des 78 tours et des 45 tours », raconte Yves, qui, de son côté, casse sa tirelire pour Polnareff, Les Beatles, Hugues Aufray; avant d'avoir pour la musique brésilienne « une prédilection effrénée » qui dure toujours.

On est en 1966. Notre héros a 17 ans. Au lycée Balzac, avec des copains, il crée un premier orchestre dont il dit « On a beaucoup répété et très peu joué! ». Dans la foulée, naissent les Marquis Five, au sein desquels Yves joue de l'orgue farfisa et chante. « Ma spécialité, c'était Polnareff (il esquisse « La poupée qui fait non », « Dame dame », « Miss Blue Jeans »...) mais on reprenait aussi Hugues Aufray et beaucoup de morceaux anglais, notamment de Dylan et de Blood, Sweat and Tears ». Rire: « Il doit exister quelque part des cassettes de ça, mais de là à les retrouver! »

Parallèlement à son activité au sein des Marquis Five, Yves Duteil continue à écrire ses propres chansons: « Des trucs que j'ai gardés, influencés par l'air du temps ou des rencontres professionnelles. Mes premières maquettes, je les ai réalisées à domicile, sur des magnétos Uher, un mono et un stéréo. Je faisais le pied de batterie en tapant sur un annuaire; les percussions avec une boîte en carton et les maracas avec une boîte d'allumettes. Chaque fois que je rajoutais une piste, le souffle augmentait de façon pas possible! »

Cette passion dévorante pour la chanson inquiète papa Duteil, qui rêve plutôt pour son fils d'une carrière commerciale. C'est ainsi qu'Yves, que son père « ne trouve pas assez assidu », est retiré du lycée Balzac et placé dans un cours privé: « Il voulait que j'assure le coup; que j'aie mon bac; que je poursuive des études pour avoir un « vrai » métier, quoi. Il était très soucieux de me voir partir dans quelque chose qu'il désapprouvait profondément. Il imaginait le pire pour moi. (Silence) J'ai dû me battre et louvoyer pour continuer à faire de la musique. »

Quelque part, mai 68 (« Sur le coup, ça n'a pas signifié grand chose pour moi. J'étais plus intéressé par le « Mai, Paris mai » de Nougaro que par les événements et par mes études ») va changer le cours de la vie d'Yves Duteil qui abandonne du même coup la fac, où il est en première année de science-éco, et l'institut britannique, où il peaufine son anglais. Vaguement, il ajoute: « Après, ça a été un

peu au petit bonheur. Une école de commerce, des choses comme ça... »

Des « choses comme ça », dont le service militaire, sur lequel il ne s'étend pas, et des activités inattendues: « Après les événements de mai, mes parents ont jugé bon de m'éloigner un peu. C'est ainsi que je suis parti au club Med comme accompagnateur d'excursion. J'en ai profité pour faire quelques spectacles. Tout en continuant à écrire des chansons, ça m'a permis de découvrir vraiment ce que c'était de se produire devant un public. Au début, j'interprétais des morceaux des autres, puis j'ai rajouté quelques-uns des miens. Jusqu'à en faire un premier récital entier, en 1969, à Porto Petro. »

Au retour du Club, c'est le désœuvrement pour Yves, en quête de travail. Tout en fréquentant le Petit Conservatoire de Mireille, figure légendaire de la chanson française, il se fait la voix et le style aux terrasses des cafés et des restaurants, place de la Contrescarpe: « D'où la Contrescarpe de « La langue de chez nous », qui me doit toujours beaucoup de courrier car, à l'étranger, au Québec en particulier, ils ne savent pas ce que c'est. »

Ce quartier parisien lui porte chance. C'est là qu'il décroche ses premiers contrats dans des cabarets légendaires qui s'appellent L'Écluse et l'Échelle de Jacob: « J'ai notamment remplacé Jacques Debronckaert et Henri Tachan. Quand ils ne pouvaient pas venir, on m'appelait pour cinq chansons. »

Dans un autre lieu, La Resserre aux Diables (« Qui s'est ensuite appelé le Coupe-Choux. Je ne sais même pas si ça existe encore »), le jeune Duteil partage l'affiche avec Olivia Orlandi et Cléo Berger, deux comédiennes issues de « La famille Hernandez » de Geneviève BAÏLAC, une pièce de théâtre à l'ambiance pied-noir, qui vient d'obtenir à Paris un immense succès. Pour Yves, comme pour les « vedettes », ce n'est pas le même tabac: « Le mélange marchait très bien, mais on ne se bousculait pas à l'entrée. Le seuil de remplissage était loin d'être atteint! »

Un soir, au bar, il y a l'auteur-compositeur et producteur Frédéric Botton: « Il me dit: montrez-moi vos chansons. Ce que je fais. Il me dit: c'est formidable; finissez celle-là. C'était « Virages »: un couplet et un début de refrain! Huit jours plus tard, la chanson est terminée. Frédéric Botton me dit: bon, on enregistre. Et on a enregistré, au studio Pathé! Avec 40 musiciens et une super rythmique; le tout orchestré par Alain Goraguer! Au dos de ce premier 45 tours, sorti presque aussitôt, figure un morceau dont j'avais demandé à Charles Level de faire

la musique. Ça s'appelle « Remets ta montre à l'heure », mais la postérité n'en a pas gardé un grand souvenir! » On est en 1972. Yves Duteil a 23 ans et un petit brin de notoriété qu'il essaie d'asseoir en faisant notamment les premières parties de Régine (à Bobino) et de Juliette Gréco (à l'Olympia, à la même affiche que Philippe Chatel, resté un ami fidèle). On l'aperçoit même, comme jeune espoir français, dans un concert new-yorkais. Quatre autres 45 tours sortent chez Pathé, sans grand écho médiatique et public. Le premier album, lui, voit le jour en 1974. Il s'appelle « L'écritoire » et reçoit un bel accueil, sans pour autant faire exploser les hit-parades. La même année, Yves est pourtant couronné au festival de Spa: meilleure chanson ("Quand on est triste") et prix du public.

Mais la consécration n'est pas encore là pour l'intéressé qui accumule les premières parties: Nicoletta à Bobino, mais aussi, en province, Claude François, Joe Dassin, Hugues Aufray, Thierry Le Luron, Michèle Torr... « Les conditions étaient difficiles et, comme la plupart du temps dans ce genre d'exercice, je passais complètement inaperçu, le public attendant, bien sûr, la vedette. »

La rencontre d'Yves et de Noëlle, sa future femme, est déterminante pour la suite: « On a commencé à s'organiser; à proposer des récitals beaucoup plus modestes, où il y avait cinquante personnes, mais qui venaient pour moi. Là, j'ai vraiment commencé à apprendre mon métier. »

C'est l'époque où Joël Favreau embarque dans l'aventure avec une deuxième guitare. Plus tard se joindront à l'équipée les contrebassistes Benoît Charvet puis Bernard Teissier: « Pour nous, les tournées étaient une fête. On a fait des périples mémorables. Par exemple dans le Périgord; des endroits où il fait bon vivre, quoi! »

« J'attends », le second album, sort en 1976. Yves admet aujourd'hui qu'à ce moment Noëlle et lui doutent: « On s'est dit: s'ils ne veulent pas de ce que je fais, on va laisser tomber. » Le disque obtient le prix Jeune Chanson décerné par le Haut Comité de la Langue Française. Gérard Violette, qui dirige, à Paris, le Théâtre de la Ville, propose alors à Yves de concevoir un spectacle, en tête d'affiche, avec un quatuor à cordes, pour ses fameuses matinées de 18 h 30. « On savait qu'on tenait là quelque chose de très important. Je me suis mis à écrire comme un fou la matière d'un troisième album qui sortirait en même temps que le spectacle. C'est ainsi que, dans la foulée, sont nés « Le mur de la prison d'en face », « Le petit pont de bois », « Les p'tites casquettes », « Prendre un enfant »...» L'opus, publié en 1977, en pleine période

disco/punk/new wave, s'appelle « Tarentelle » et pulvérise les ventes: 1300 000 exemplaires écoulés aujourd'hui, trois 45 tours dépassant chacun les 500 000 unités.

« Tarentelle », la chanson éponyme, « Le petit pont de bois » et, un peu plus tard, « Le mur de la prison d'en face » squattent pendant plusieurs mois les antennes des radios. Il n'en est pas de même pour « Prendre un enfant », dont « le format et la couleur », comme on dit aujourd'hui, semblent hors commerce aux décideurs. « Un an et demi après la sortie de l'album, raconte Yves Duteil, Monique Le Marcis, responsable des programmes à RTL, vient m'écouter au Théâtre des Champs-Élysées. Elle voit la réaction du public sur « Prendre un enfant » et me dit: « Je vais programmer ça comme une chanson nouvelle ». En urgence, la maison de disques fait un 45 tours et là, succès énorme: le plus gros de tous! »

« Parce qu'on avait déjà une vie familiale très riche, on a assumé sans problème la notoriété qui m'est tombée dessus, assure Yves Duteil. Aussitôt après le Théâtre de la Ville, on a cherché à mettre sur pied une tournée française. Encore une fois, la chance était là. Sous la forme d'une malchance. Félix Leclerc est tombé malade et on m'a proposé de le remplacer pour sa tournée française dans les salles qui l'accepteraient. On a emmené avec nous le quatuor à cordes et on a pu jouer dans les théâtres des plus grandes villes de province. »

Scéniquement, Yves Duteil connaît ses temps forts en 1978 et 1979, au prestigieux Théâtre des Champs-Élysées, puis dans les années 80: trois semaines à l'Olympia en 1982, un mois en 1984 (pour accompagner la sortie de l'album « La statue d'ivoire »), trois semaines en 1987 (avec un triple album live à la clé). Mais il faudrait ajouter bien d'autres lieux et dates, comme le Zénith, en 1990, le Casino de Paris en 1993 et 1997. Des centaines de « moments de partage », comme il aime à les nommer, dont sa récente tournée acoustique (devenue un double CD en 2001) avec le pianiste Michel Précastelli n'est pas le moindre dans son panthéon personnel.

Dans la riche discographie d'Yves Duteil, l'album de 1985 tient une place à part. Y figurent notamment « Jonathan » et « Les mots qu'on n'a pas dit », mais aussi « La langue de chez nous »: « Depuis un an, on essayait de promouvoir les deux premiers titres. C'est une fois encore Monique Le Marcis, dont le flair était vraiment extraordinaire, qui, un jour, nous a conseillé de choisir le troisième. C'est parti aussitôt. » Tellement bien parti que, depuis, cette chanson limpide, dédiée au maître Félix Leclerc, est devenue un hymne à la francophonie bardé de récompenses.

Les récompenses, Yves Duteil en a collectionné beaucoup au fil de sa carrière. Comme le prix de l'académie Charles Cros pour « Tarentelle » (1978),; le prix de la plus exceptionnelle création artistique au Festival d'art de Tokyo pour le disque « Yves Duteil chante pour les enfants », illustré par Martine Delerm (1981); le grand prix de la Sacem pour l'album « Pour les enfants du monde entier » (1988); le titre de Chevalier des Arts et Lettres décerné par François Mitterrand (1984); médaille d'argent de l'Académie française pour « La langue de chez nous » (1986).

La fierté de l'artiste, c'est quand même « Prendre un enfant par la main », un titre qui lui a valu une moisson de lauriers: première des dix plus belles chansons de la décennie RTL (1979), première au sondage Europe 1 des meilleures chansons et meilleure chanson du siècle Notre Temps (1987), première au hit-parade du siècle sondage RTL/Canal + (1988). La totale.

Commentaire de l'auteur: « C'est vertigineux, très lourd à porter. Jamais, déjà, je n'aurais pu imaginer le dixième de ce qui m'est arrivé, mais ça... Même si la chanson avait déjà dix ans quand ça s'est passé, il a bien fallu que je m'interroge: quoi faire après? Je suis arrivé au terme de quelque chose; soit j'arrête, soit je trouve la suite. Ça a été le début d'une réflexion, d'un deuxième souffle; profitable au bout du compte. Ça m'a permis de rebondir. J'étais perçu comme un gentil troubadour bucolique, une image qui m'a beaucoup collé aux baskets. Là, j'ai ressenti l'absolue nécessité de passer à un braquet différent.»

En 1987, il y a bien eu l'album « Ton absence », disque d'or trois semaines après sa sortie, mais c'est en 1990, dans « Blessures d'enfance », qu'Yves commence à se découvrir vraiment. En 1993, il récidive avec « Lignes de vie ». En 1994, histoire de démontrer que sa « famille chanson » est éclectique, il se fait plaisir en enregistrant, sous le titre « Entre elles et moi », une série de duos au féminin (Jeanne Moreau, Véronique Sanson, Liane Foly, Enzo Enzo, Véronique Rivière, Dee Dee Bridgewater, sont de la fête) que les radios ignoreront superbement. En 1996, il publie « Touché ». L'opus du grand virage, sur lequel figurent des titres particulièrement forts: une chanson sur le leader israélien Yitzhak Rabin, mort assassiné; une autre sur une jeune tibétaine victime du régime chinois; une troisième, surtout, dans laquelle il évoque son arrière grand-oncle, le capitaine Dreyfus, accusé à tort, à la fin du XIXe

siècle, dans une affaire d'espionnage dont il sera finalement blanchi, après avoir été emprisonné en Guyane. « Auparavant, je n'étais pas armé pour assumer des conflits, affirmer des convictions. Je n'avais pas été vraiment coulé dans ce moule là », explique Yves Duteil qui, avec « Sans attendre », son dernier album, baisse la garde jusqu'à l'intime, sans jamais céder à l'impudeur. C'est qu'entretemps, il lui a fallu faire face à des blessures de vie qui l'ont vu perdre ce père avec lequel il n'avait jamais pu dialoguer et craindre pour celle qu'il appelle « ma Noëlle ». Sa femme d'épaule et de cœur, tellement proche de lui qu'elle est adjointe dans le conseil municipal de Précy-sur-Marne, une commune de 500 habitants, dans la campagne de Seine-et-Marne, dont il est maire depuis 1989; moins par sensibilité politique (même s'il revendique sa fidélité à l'homme Chirac) que par une volonté d'engagement citoyen qui le voit s'investir discrètement dans des associations (médecine, justice...) dont l'enfance meurtrie est souvent le dénominateur commun.

Bien placée dans ses préoccupations, il y a aussi la défense de l'environnement, au premier rang de laquelle la lutte contre les incendies de forêt. Un combat de douze ans qui l'a vu fonder A.P.R.E.S. (Association pour le reboisement des espaces sinistrés); conséquence d'un feu qui, en 1990, ravagea sous ses yeux 800 hectares de cette terre corse où sa fille Martine est née et où il se ressource en famille dès qu'il le peut. De cette aventure est né un « Livre blanc pour y voir plus vert dans les forêts », dont une partie des 75 propositions a été intégrée, en juin 2001, dans la nouvelle loi d'orientation forestière. Parallèlement, Yves Duteil - qui a également signé plusieurs livres pour enfants - est l'auteur de « Ma France buissonnière » (1998, Ed. La Martinière), un ouvrage superbement illustré où il vagabonde de visions fugaces en couleurs alchimiques.

Si on demande à Yves Duteil pourquoi, en mars 1996, il a accepté une « mission chanson » auprès de Philippe Douste-Blazy, alors ministre de la culture, il répond simplement: « Je savais que, dans cette affaire, il y avait des coups à prendre et pas grand chose à attendre personnellement. Mais je l'ai fait dans le même esprit citoyen qui m'anime par ailleurs. En réclamant, et obtenant, les coudées franches. Mon objectif était de rassembler la profession autour de ses intérêts communs. Je crois avoir été bien accueilli par elle. Je souhaitais que la chanson, comme le cinéma, soit prise en compte comme un art à part entière. Ma mission, qui a duré un an et demi, a donné des fruits

mûrs et des fruits un peu moins mûrs. Certaines avancées ont été obtenues, comme la baisse de la TVA sur les petites salles de spectacles, l'obligation pour les fournisseurs de discuter en concurrence avec tous les disquaires et pas seulement la grande distribution, la création et le développement des "Résidences-chanson" sur des scènes nationales, la création d'un hall de la chanson qui devrait bientôt être construit à la Villette... »

Aujourd'hui, Duteil le chanteur se heurte lui-même à un problème qu'il connaît bien: un marché radio et TV où ce qu'il offre n'accroche pas spécialement l'oreille des programmeurs. Il va donc prendre son temps, monter une nouvelle tournée. Riant sous cape du bon tour que son ami Henri Salvador a joué à tous les prévisionnistes en propulsant vers les sommets sa « Chambre avec vue »: « Son succès n'est pas surprenant, dans la mesure où il est totalement mérité. Si vous regardez attentivement, aujourd'hui, le paysage français, vous voyez dominer quoi? Des chansons de facture très classiques: celles de Cabrel, Bruel, Véronique Sanson. Et celles de Salvador, bien sûr, avec lequel, malgré la différence d'âge, j'ai en commun la culture de la guitare, du blues, de la bossa. C'est rassurant, non? »

Jean THÉFAINE.

Nota :

Jean Théfaine nous a quittés en août 2012. Nous l'aimions beaucoup, et il est resté présent dans nos pensées depuis notre rencontre, dans un studio, lorsqu'il avait rédigé ma biographie avant la sortie d'un album. Nous ignorions sa maladie, et c'est avec un vrai chagrin que nous avons reçu cette triste nouvelle. Nous avons parlé de lui il y a quelques jours, en évoquant la justesse de ses mots, la mesure harmonieuse de ses jugements. Il a éclairé de son regard bienveillant les chemins de notre métier, et ouvert la route à bien des talents naissants. Il m'a accompagné des yeux et de la plume, et son sillage est riche de tous les talents qu'il a su mettre en lumière grâce à son écoute et à son éthique personnelle. Chorus était une belle aventure, à travers votre volonté inébranlable de propager la bonne parole et musique, et c'est par des personnes aussi ouvertes, passionnées, incollables sur la musique, que repose notre conviction que la chanson est davantage qu'un art mineur, le reflet de l'âme d'une époque et une part importante de notre culture. Cette estime réciproque était faite de respect et d'affection. Nous pensions à lui comme à quelqu'un "de la famille", celle à qui on a envie de montrer ses nouveaux trésors, il était l'un des témoins à notre mariage avec le public. Sa plume s'est envolée, mais nous lui gardons une place toute particulière dans notre Panthéon personnel... sa mémoire est dans toutes nos chansons qu'il a aimées, qu'il a aidées.

